

Günther Anders et L'Obsolescence de l'homme



« Pour étouffer par avance toute révolte, il ne faut pas s'y prendre de manière violente. Les méthodes du genre de celles d'Hitler sont dépassées. Il suffit de créer un conditionnement collectif si puissant que l'idée même de révolte ne viendra même plus à l'esprit des hommes.

L'idéal serait de formater les individus dès la naissance en limitant leurs aptitudes biologiques innées. Ensuite, on poursuivrait le conditionnement en réduisant de manière drastique l'éducation, pour la ramener à une forme d'insertion professionnelle. Un individu inculte n'a qu'un horizon de pensée limité et plus sa pensée est bornée à des préoccupations médiocres, moins il peut se révolter. Il faut faire en sorte que l'accès au savoir devienne de plus en plus difficile et élitiste. Que le fossé se creuse entre le peuple et la science, que l'information destinée au grand public soit anesthésiée de tout contenu à caractère subversif.

Surtout pas de philosophie. Là encore, il faut user de persuasion et non de violence directe : on diffusera massivement, via la télévision, des divertissements flattant toujours l'émotionnel ou l'instinctif. On occupera les esprits avec ce qui est futile et ludique. Il est bon, dans un bavardage et une musique incessante, d'empêcher l'esprit de penser. On mettra la sexualité au premier rang des intérêts humains. Comme tranquillisant social, il n'y a rien de mieux.

En général, on fera en sorte de bannir le sérieux de l'existence, de tourner en dérision tout ce qui a une valeur élevée, d'entretenir une constante apologie de la légèreté ; de sorte que l'euphorie de la publicité devienne le standard du bonheur humain et le modèle de la liberté. Le conditionnement produira ainsi de lui-même une telle intégration, que la seule peur – qu'il faudra entretenir – sera celle d'être exclus du système et donc de ne plus pouvoir accéder aux conditions nécessaires au bonheur.

L'homme de masse, ainsi produit, doit être traité comme ce qu'il est : un veau, et il doit être surveillé comme doit l'être un troupeau. Tout ce qui permet d'endormir sa lucidité est bon socialement, ce qui menacerait de l'éveiller doit être ridiculisé, étouffé, combattu. Toute doctrine mettant en cause le système doit d'abord être désignée comme subversive

et terroriste et ceux qui la soutiennent devront ensuite être traités comme tels. »

« En général, on fera en sorte de bannir le sérieux de l'existence, de tourner en dérision tout ce qui a une valeur élevée, d'entretenir une constante apologie de la légèreté ; de sorte que l'euphorie de la publicité devienne le standard du bonheur humain et le modèle de la liberté. Le conditionnement produira ainsi de lui-même une telle intégration, que la seule peur – qu'il faudra entretenir – sera celle d'être exclus du système et donc de ne plus pouvoir accéder aux conditions nécessaires au bonheur.»

Günther Anders



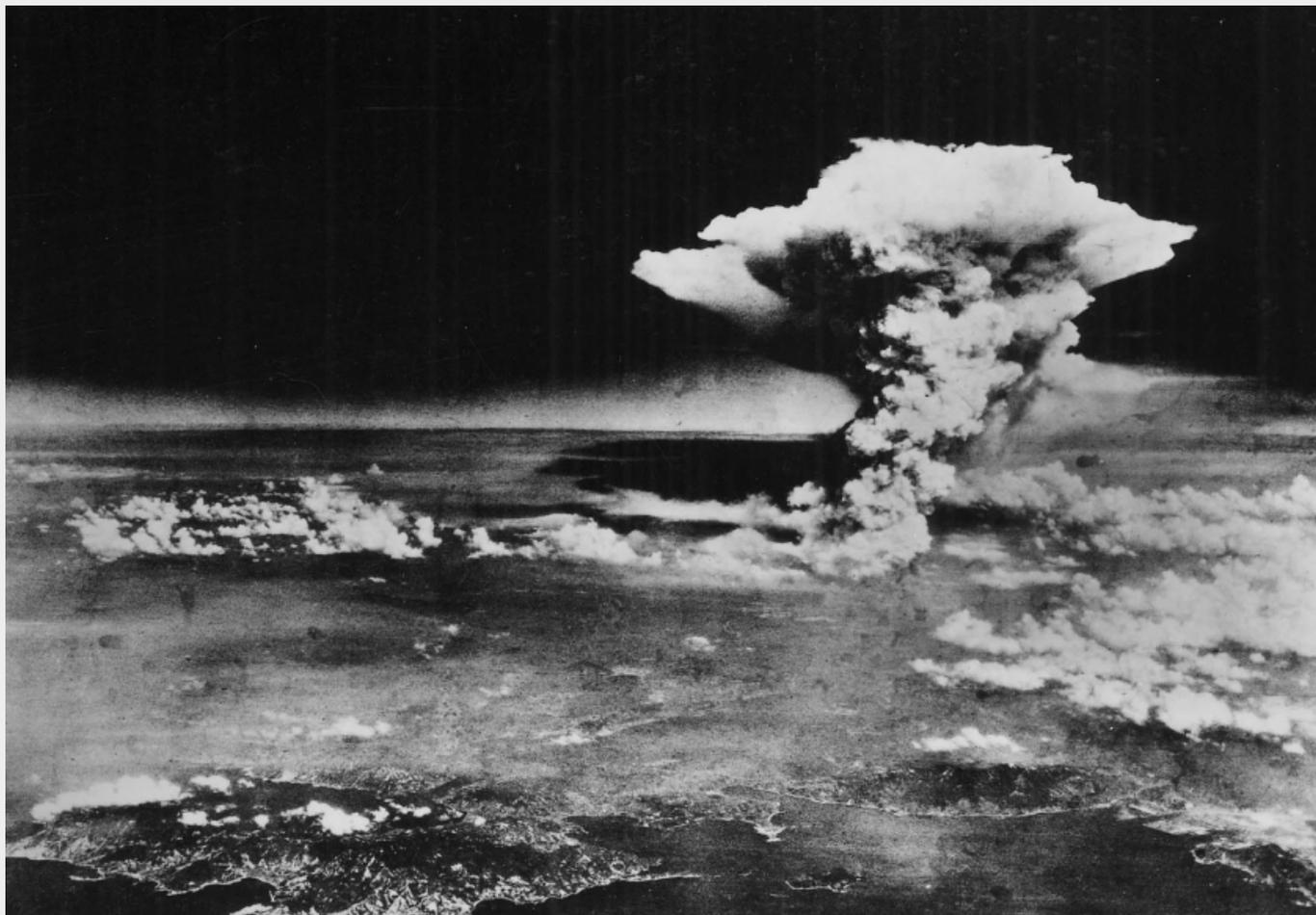
[Source :  Le Philosophe]

[Source : usbeketrica.com]

Pourquoi il faut (re)lire « L'Obsolescence de l'homme » de Günther Anders

Soixante-trois ans après sa publication, l'essai du philosophe allemand n'a pas pris une ride. On peut même affirmer qu'Anders était plutôt extralucide...

Par Vincent Edin
8 juillet 2019



L'été est une saison idéale pour ralentir, se déconnecter de l'actualité et, pour les plus téméraires d'entre nous, (re)lire des classiques. *L'Obsolescence de l'homme* de Günther Anders en est un. Dans ce texte magistral de 1956, le philosophe allemand s'alarmait de l'idolâtrie pour le progrès technologique au service d'une civilisation des loisirs où les machines auraient retiré aux hommes toute la pénibilité de l'existence.

C'est un livre qui n'a pas la postérité qu'il mérite. À sa publication, en 1956, il connut pourtant un très grand succès, comme en témoignent les nombreux tirages et nouvelles éditions de l'essai à l'époque, avec des ajouts de l'auteur justifiant la réimpression de ses thèses écrites plusieurs années auparavant. Bravache, Anders écrit même ceci, en préface à la cinquième édition de *L'Obsolescence de l'Homme* :

« Non seulement ce volume que j'ai achevé il y a plus d'un quart de siècle ne me semble pas avoir vieilli, mais il me paraît aujourd'hui encore plus actuel ».

Et pourtant, peu de nouvelles éditions sont à signaler depuis le début du XXI^e siècle – surtout aucune en livre de poche permettant de démocratiser ce texte essentiel.

« Même si l'occasion se présente d'entrer en relation avec des personnes véritables, nous préférons rester en compagnie de nos copains portatifs »

Songons aux économistes, sociologues et philosophes du progrès et des loisirs qui sont tombés en désuétude parce que leurs analyses de la télévision ne résistaient pas à l'arrivée d'Internet, tandis que celles les analyses sur Internet étaient rendues caduques par l'invasion des réseaux sociaux... L'obsolescence de leurs thèses était indexée sur les objets qu'ils observent. Avec le livre d'Anders, ça n'est pas du tout le cas.

Faites l'exercice honnêtement. Lisez ces quelques lignes sans chercher à savoir qui a pu les écrire et quand :

« Rien ne nous aliène à nous-mêmes et ne nous aliène le monde plus désastreusement que de passer notre vie, désormais presque constamment, en compagnie de ces être faussement intimes, de ces esclaves fantômes que nous faisons entrer dans notre salon d'une main engourdie par le sommeil – car l'alternance du sommeil et de la veille a cédé la place à l'alternance du sommeil et de la radio – pour écouter les émissions au cours desquelles, premiers fragments du monde que nous rencontrons, ils nous parlent, nous regardent, nous chantent des chansons, nous encouragent, nous consolent et, ne nous détendant ou nous stimulant, nous donnent le la d'une journée qui ne sera pas la nôtre. Rien ne rend l'auto-aliénation plus définitive que de continuer la journée sous l'égide de ces apparents amis : car ensuite, même si l'occasion se présente d'entrer en relation avec des personnes véritables, nous préférons rester en compagnie de nos portable chums, nos copains portatifs, puisque nous ne les ressentons plus comme des ersatz d'hommes mais comme de véritables amis ».

Günther Anders

L'Obsolescence de l'homme

*Sur l'âme à l'époque de la deuxième
révolution industrielle*

(1956)

PARIS

2002

ÉDITIONS DE L'ENCYCLOPÉDIE DES NUISANCES

ÉDITIONS IVREA

Impossible de ne pas être percuté par l'incroyable actualité de ces lignes... écrites en 1956. Remplacez « radio » par « smartphone », « émissions » par « podcasts », rajoutez « Netflix » et « réseaux sociaux » à l'ensemble, et observez comme ce texte correspond à la perfection à notre temps. La puissance de ce texte visionnaire est sans égale. Déjà, à l'époque, Anders voyait que la croyance dans un salut par le progrès technologique était vaine si cela ne nous permettait pas de nous resocialiser, de nous rapprocher les uns des autres. Pire, en consommant des loisirs de masse, le travailleur contribue lui même à la standardisation des goûts, des usages, nous dit le philosophe allemand. Les appareils de transmission et les émissions (ou les « contenus » pour être plus moderne) aliènent la singularité de chacun dans un mouvement qui nous rend interchangeable – et donc obsolètes.

Le problème de la « honte prométhéenne »

Anders est conscient des critiques que son propos peut susciter, et il se défend par avance contre ceux qui voudraient le dépeindre en réactionnaire en rétorquant que le problème est rhétorique : les défenseurs du progrès jugent ce dernier bon par essence et défendent un bloc, celui du *up to date* : tant que l'on peut avoir la dernière version de l'homme, on doit le faire, et honte à ceux qui ne s'adaptent pas ! C'est ce qu'Anders appelle « *la honte prométhéenne* ».

Pour appuyer sa démonstration sur le progrès inutile et même « mortifère », il ajoute une seconde partie intitulée : « *Sur la bombe et les raisons de notre aveuglement face à l'apocalypse* » avec des analyses qu'il développera dans d'autres livres, notamment *La Menace nucléaire : Considérations radicales sur l'âge atomique*. Ses thèses sont saisissantes et implacables sur l'insuffisante remise en question de notre rapport à la technique après Auschwitz et Hiroshima.

« Aux États-Unis, on peut affirmer que la mort est déjà devenue introuvable »

En tirant le fil de la « honte prométhéenne », Anders tire des conclusions pleines de prescience. Ainsi, à la fin du livre, il prédit l'émergence du courant transhumaniste en ces termes :

« De la croyance au progrès découle donc une mentalité qui se fait une idée tout à fait spécifique de « l'éternité », qu'elle se représente comme une amélioration ininterrompue du monde ; à moins qu'elle ne possède un défaut tout à fait spécifique et qu'elle soit simplement incapable de penser à une fin (...). Aux États-Unis, on peut affirmer que la mort est déjà devenue introuvable. Puisqu'on y considère que seul existe « réellement » ce qui toujours s'améliore, on ne sait que faire de la mort, si ce n'est la reléguer en un lieu où elle puisse indirectement satisfaire à la loi universelle du perfectionnement ».

La boucle est alors bouclée. Disciple de Husserl, premier mari de Hannah Arendt, Anders a fréquenté les plus grands esprits du siècle et signait en 1956 un livre de leur niveau. Si ce n'est déjà fait, lisez donc *L'Obsolescence de l'homme* pour comprendre notre époque.

SUR LE MÊME SUJET :

> Notre enquête sur les technocritiques : « Les ennemis de la machine »

> François Jarrige : « Une technique n'est jamais neutre »

> « Créer une communauté technocritique est vital »

> Peut-on parler sereinement du nucléaire ?

Image à la une : Bombardement atomique d'Hiroshima le 6 août 1945 / 509th Operations Group – Wikimedia